

parler ou de m'écouter. Il était de ceux qui, comme Richelieu et Napoléon, peuvent faire deux choses à la fois.

— Que faites-vous là ? lui demandai-je en le voyant à sa dixième feuille, où il jetait rapidement sa belle écriture.

— Eh bien ! j'écris un chapitre des *Girondins*.

Je n'en revenais pas, car nous ne parlions pas du tout de la Révolution.

Quand on vint nous avertir pour le déjeuner. Pelletan, qui corrigeait les épreuves de Lamartine, entra et lui dit que l'imprimeur attendait.

— Qu'il aille au diable ! Je ne puis lui donner, aujourd'hui, que vingt-cinq pages !

Rien que vingt-cinq pages ! Et vingt-cinq pages que je relis souvent.

Les documents ne lui manquaient pas pour les *Girondins*. Il en avait de toutes mains. Mais il se contentait de les feuilleter au hasard des trouvailles, ce qui ne l'empêche pas d'être

encore aujourd'hui, non pas pour les chercheurs de petites bêtes, mais pour les esprits supérieurs, le premier historien de la Révolution.

En lisant ce beau livre, beaucoup se sont dit : « C'est éclatant, mais c'est du strass. » Oui, c'est éclatant, et c'est du diamant.

V

Madame de Lamartine avait un salon. — Un thé froid. — Il fallait s'y nourrir de ses aquarelles et des stances du poète. Aussi c'était chez lui que Lamartine jetait ce cri légendaire : *La France s'ennuie !*

On disait de Saint-Just qu'il portait sa tête comme un Saint-Sacrement : Lamartine portait la sienne comme un tabernacle. Eh bien ! oui, le tabernacle des grandes pensées et des beaux sentiments. Ce qui ne l'empêchait pas

de crier à tout propos : « Mille tonnerres de nom d'un diable ! » Ce grand homme qui parlait comme Moïse et comme Platon jurait quelquefois comme un chiffonnier.

On a dit qu'en entrant chez Lamartine on croyait marcher sur des nuages. C'est qu'on ne se sentait pas chez un simple mortel. S'il y avait de l'Olympe chez Victor Hugo, il y avait du septième ciel chez Lamartine. Oui, on franchissait son seuil dans la symphonie des *Méditations* et des *Recueils*, on avait toujours peur de faire la *Chute d'un ange*.

Rien n'était moins poétique que Lamartine chez lui, jouant l'homme politique et parlant de ses vers comme de futilités féminines. Chez lui, il n'habillait pas mieux sa pensée que son corps ; ayant l'horreur de l'argent, il n'était préoccupé que de la question d'argent. Je ne parle pas ici de ses grandes heures où les beaux vers lui tombaient des lèvres. Quand il y avait en lui du dieu et de l'apôtre, il était sublime ; mais l'homme retombé n'était plus

un grand homme. Le premier venu, quelque peu doué d'esprit et de raison, le battait dans la causerie, à moins qu'il ne fût pris d'une inspiration soudaine ; mais alors c'était le dieu qui réapparaissait.

Par malheur, il n'y a pas de portrait du dieu Lamartine. C'est qu'il ne s'est pas trouvé un grand artiste pour saisir l'heure et le moment. Son portrait par Decaisne manquait de tout. Il était, d'ailleurs, en harmonie avec l'ameublement de cet intérieur notarial : partout, de pur acajou, dans la forme la plus discordante. « N'est-ce pas, disait-il, que ma chambre est la cellule d'un cénobite ? » Je me demandais comment il pouvait cueillir une pensée et trouver un vers sur ce prosaïque bureau à casiers ? Mais il avait d'autres inspireurs, tout un bataillon de chiens et toute une tribu d'oiseaux. Il me fit un jour l'honneur de me présenter à sa perruche, une babillarde sempiternelle, qui n'avait jamais fini de lui conter ses histoires.

Le salon du grand poète eût été littéraire, s'il n'eût été politique; mais la poésie et l'art s'enfuyaient, tout effarouchés, devant ces hommes qui s'imaginaient qu'on fait une nation à son image, quand on n'a pas d'image. M. de Lamartine, tout grand qu'il fût, coupait ses ailes de poète pour les mettre dans la poche de M. Odilon Barrot, de M. Anselme Petetin, de M. Victor Considérant. Si David d'Angers venait chez lui, c'était comme homme politique.

Les samedis politiques finirent par l'ennuyer lui-même. Madame de Lamartine invita quelques femmes et quelques hommes et quelques artistes à venir le dimanche, mais ce fut encore la politique qui prit le pas. La société française ne voulait pas qu'on la sauvât, même chez Lamartine. Et, pourtant le grand poète enviait la royauté de madame Récamier, qui avait sauvé la société parisienne dans son salon, comme Noé sauva le monde dans son arche. En ce temps-là, où il n'y avait plus de

sceptre, elle releva le sceptre idéal de l'esprit. Il est vrai que, dans ses mains, c'était le sceptre de la beauté — de sa beauté. — Madame de Staël disait : « Cette femme, dont le caractère est exprimé par sa beauté même. »

Un jour, je suis allé serrer la main à Lamartine, rue de la Ville-l'Evêque, dans ce triste rez-de-chaussée, qui me sembla le vestibule de son tombeau. Je n'ai plus trouvé que l'ombre de Lamartine. Cette grande lumière s'était obscurcie; chaque jour éteignait un rayon, la nuit éternelle tombait sur ce beau front. Il restait à son intelligence un seul sillon demi-lumineux qui lui permettait de penser encore, mais c'est en vain qu'il voulait soulever les nuées des horizons. La mort était là, déjà implacable avant de frapper. Il ne me dit presque rien, mais que son silence était éloquent! Je retrouvai la bonté dans son regard, la bonté, la dernière vertu de cette grande âme. Quand je sortis, je fus frappé au cœur d'avoir vu l'humanité soumise à ses déchéances

jusque dans ses représentants les plus glorieux. Je pleurai dans Lamartine un des sept grands hommes du siècle.

On ne saurait trop conseiller aux hommes de génie qui ne veulent pas mourir dans la solitude absolue, après les coups de soleil de la renommée, d'avoir toujours aux heures fatales de la désolation et de la mort un ange, sous la figure d'une femme, pour veiller à leur chevet, comme cette douce et charmante Valentine de Cessia. Elle faisait croire à Lamartine, quand le grand poète se survivait, que ses beaux vers étaient, comme toujours, sur toutes les lèvres. Quand Lamartine lui demandait de lui lire quelque chose, n'importe quoi, à lui, qui ne comprenait plus bien, elle ne manquait pas de lui lire des pages de Lamartine, prose ou poésie.

Il ne savait plus bien si c'était du Lamartine ou du Pindare. J'ai assisté à une de ces lectures, c'était navrant. Mais pour lui le silence était plus désolant encore. Était-il

bien sûr de n'être pas dans le tombeau. Fragilité de tout ce qui est humain et même de tout ce qui est divin dans l'homme. Combien d'autres grands esprits ne se sont pas reconnus à l'heure de la mort. Mais encore un mot sur l'intérieur de Lamartine.

Où était le beau temps où le vrai tout-Paris rayonnait dans ses salons, rue de l'Université? De 1835 à 1848, ce fut la gloire sans nuages.

Madame de Lamartine présidait, et mademoiselle Valentine de Cessia effaçait quelque peu la présidente.

Il me rappelle une scène qui témoigne de l'adoration des femmes pour Lamartine et de la grâce onctueuse de sa nièce :

Une jeune Anglaise francisée, très francisée, mais peut-être trop enthousiaste, arrive dans le salon où se trouvait le grand maître. Elle avait un bouquet à la main; elle se jette à genoux devant lui, en effeuillant les roses à ses pieds, et d'une voix haute, sans trop

d'accent anglais, elle prononce ces paroles :

— Franklin disait à Voltaire : « Dieu et la liberté ! » moi je dis : « Dieu et Lamartine ! »

Et, après ces belles paroles, voilà la dame qui s'effondre et s'évanouit devant le poète.

Mademoiselle Valentine de Cessia, avec une tendresse de sœur, la prend dans ses bras, la carresse et lui fait respirer des sels.

Ce spectacle fut charmant, surtout quand l'Anglaise fanatique revint à elle. Les deux jeunes filles s'embrassèrent avec une effusion toute familiale. Lamartine, qui avait le droit d'être solennel après les paroles qu'il venait d'entendre, verse un pleur. A ce moment, j'ai cru que tout le monde allait s'embrasser.

Quelques dames embrassèrent Lamartine. Suis-je bien sûr de ne pas avoir embrassé madame de Girardin pendant que Girardin appuyait sa voisine sur son cœur ?

IV

Comme toutes les grandes âmes, la nièce de Lamartine fut douce envers la mort. D'ailleurs, cette contemplative fut toujours la meilleure des femmes. Elle veillait sur la toute petite fortune qui restait au poète sans jamais se fâcher, quoique les chiffres aient toujours appelé le combat, comme a dit un philosophe. Elle avait hérité de son oncle le droit d'asile dans le chalet de la Muette. Quand on lui dit que la Ville de Paris désirait reprendre son chalet, elle obéit à ce désir, en acceptant une rente viagère qu'elle aurait pu exiger plus généreuse, puisque ses années ne lui donnaient pas l'espoir de vivre longtemps.

Cette bonne et gracieuse créature, dont le nom restera dans l'histoire des lettres, avait

sacrifié sa vie à ce pauvre Lamartine tant abandonné en ses dernières années. Je ne sais rien de plus triste que la vie douloureuse du grand poète mourant tous les jours un peu. Cet amoureux de la lumière s'ensevelissait lentement en se demandant si c'était bien lui qui survivait au grand Lamartine des jours rayonnants. Sa nièce, qu'il adorait en mémoire de sa fille morte à seize ans, voulait dans sa bonté inépuisable qu'il crût encore à sa royauté de poète. Bien des fois en lui lisant un journal, elle improvisait un éloge rapide du grand oublié.

Bien mieux, comme il y avait en elle l'étoffe d'une Muse, il lui arrivait de lire à Lamartine des odes rimées par elle, qu'elle attribuait à quelque poète célèbre d'aujourd'hui.

Saluons donc d'un adieu bien sympathique cette belle âme qui n'a vécu que pour consoler et qui est morte en interdisant d'envoyer toute lettre d'invitation ou de faire-part. Quand Valentine de Cessia entrera dans la cha-

pelle funéraire de Saint-Point, Lamartine tressaillera dans son marbre et lui dira :
« Toi, toujours toi, dans la mort comme dans la vie ! »